

1/La boîte de Pandore

Une plage, ça fait du bruit, c'est vivant. Celle-là ne ressemblait pas aux autres. Une longue bande de sable qui vient s'échouer sur des collines verdoyantes. Derrière, des roseaux et ce qu'on appelle une forêt méditerranéenne, arbres couverts de lianes, les racines baignant dans une eau saumâtre, des genêts, des buissons rabougris, des cactus par ci par là, des fleurs rases au printemps, blanches et jaunes. Un patchwork de couleurs et de sons, oiseaux, insectes volants, moustiques, mouches, abeilles.

Le matin tout est désert, un soleil rasant, les flots souvent peu agités. Il ne connaît que cette période, pour ne pas étouffer.

Il vient chaque jour à cette heure, nager, et attendre que la chaleur monte. L'eau est limpide et on peut voir des traces sur le sable du fond. Il nage jusqu'aux bouées jaunes, environ 800 m aller-retour et il laisse le temps filer à l'ombre sous son parasol vert. Et quand le temps des glacières et des cris arrive, il plie son matériel et s'en va. Chaque année c'est le même rituel, le même endroit, le même mois. Une obsession. Il aime que tout soit bien rangé, à sa place. Même en vacances, Antoine B, reste archiviste.

Un jour comme les autres, un homme s'est assis non loin de lui. Il n'y a pas prêté attention, à peine un coup d'œil. Il le dérange dans cette solitude. Il a l'habitude de s'éloigner le plus possible de ses congénères et là même s'il était assez loin, il avait envahi son champ de vision. Il lui en veut. Seulement le fait d'être là, à la même heure. Il se plonge dans son livre et ne fait plus attention à lui. Au bout d'un moment, il lève la tête et l'autre est toujours là, dans la même position : assis, les bras repliés autour des jambes et le regard fixé sur la mer. Une concentration qu'il n'a jamais rencontrée. L'homme assis et la mer. Antoine B se lève, range sa serviette et part, sans se retourner.

Les jours passent et le même scénario. L'inconnu immobile et lui muet. L'inconnu ne se baigne jamais et quand le soleil devient trop chaud, l'inconnu se lève et part sans un signe, sans un mot.

A force de s'éviter, ils se rapprochent, mètres par mètres, centimètres par centimètres. L'absence crée des liens.

Un matin particulièrement chaud, après sa baignade rituelle, l'inconnu vient vers Thomas. Il s'assoit à deux mètres à peine. Autant dire contre lui. Il se met immédiatement en mode contemplation. Antoine B remarque qu'il cherche quelque chose. Il ne médite pas. Il fouille l'horizon. Profitant de cette proximité nouvelle, Antoine B ose un « un bonjour, il fait très chaud

aujourd'hui ». En disant cela, il remarque la platitude des premières paroles. On parle de météo ou alors de métier, seulement pour entendre la voix de l'autre, pour savoir si on peut se fier à cette voix. Il attend un « oui, très chaud » ou un silence pesant. L'inconnu répond sans détourner le regard :

- Oui, c'est un jour comme ça où on ne revient pas.

Étonné, Antoine B se redresse légèrement sur son coude et laisse tomber son livre dans le sable.

- C'est un jour à mirages, reprend l'inconnu, faites très attention et il se tait.

Il respecte son silence mais Antoine B veut en savoir plus. Il n'attend pas longtemps.

- Je vous parle de mirages, pas des images que l'on voit et qui disparaissent ou de ce tremblement de chaleur qui fait que tout est flou. Non je parle des vrais, de ceux qui nous font regretter de n'avoir pas compris à temps que nous sommes inutiles.

Étonné de ce nouvel aparté, il a envie d'en savoir plus, mais il laisse cet étrange visiteur continuer. L'inconnu fait un drôle de bruit de gorge entre le sanglot et la toux. Il continue son monologue.

- J'avais à peu près votre âge et je baignais dans une insouciance hostile. Pourquoi hostile ? Simplement que cet état était en train de me bouffer et que je ne le voyais pas.

Dans les jours qui suivent Antoine B est dans un état proche de la moule accrochée à son rocher. Ce n'est pas la dépression post vacances, ni cette boule au ventre qui te prend quand tu vas retourner travailler, et les souvenirs du moment des vacances, non il pense seulement à l'inconnu et à ses paroles et quand Antoine B pense, il ne peut rien faire d'autre, concentration totale. Il ne sait pas ce dont lui parle l'autre. Il le trouve brusquement très ennuyeux et pathétique aussi. Si l'inconnu a mis tant de temps à parler, ce n'est pas pour débiter de pareilles bêtises. Antoine B se prépare à le renvoyer poliment dans ses cordes quand l'autre se lève et le plante là. Pendant qu'il s'éloigne, il prend le temps de l'observer. C'est un homme d'environ cinquante ans, mince, sec plus précisément, à la peau très brune. Il a une démarche svelte et lasse. Il marche dans le sable, les bras légèrement éloignés du corps comme s'il tirait un fardeau invisible. Il dégage une peine inexprimée, un corps mort encore en mouvement, un bois flotté rongé par des mâchoires de sel. Antoine B regrette de ne pas s'être montré plus patient. Il l'appelle mais l'autre ne l'entend pas et disparaît dans les roseaux.

Pendant longtemps, il l'a attendu, pour s'excuser, mais en vain. Il revient régulièrement à la même heure et l'été passe avec cette absence et avec ce goût d'inachevé et de honte qui s'amplifie au fil des jours. Il n'a rien perçu de la solitude de l'inconnu, de sa lassitude sauf le dernier jour quand il était parti en traînant ce mensonge d'être au monde. Il se dit que les vacances sont bien finies. Il range son matériel de plage : serviette, palmes, masque, tuba, crème

solaire. Il époussette soigneusement son parasol, le remet dans sa housse. Il regarde la mer une dernière fois. Elle ne fait aucun bruit. Figée. La plage est vide. Elle a perdu ses couleurs. Une vieille carte postale bistrée. Connexion.

Il entend encore la tempête siffler. Il se met les mains sur les oreilles mais c'est le bruit de l'intérieur qui l'envahit. Il voit les vagues qui cassent le rythme du bateau, il sent les bois se disloquer peu à peu. Le navire qui portait le reste de la troupe dépenaillée et affamée, reçoit le choc d'une lame énorme. Les passeurs coupent les amarres et s'enfuient. Le pilote chancelle, tombe et roule la tête en avant et ne se relève plus. Les vagues font tourner les trois embarcations sur place et le tourbillon les engloutit, les disperse. Ça et là apparaissent quelques naufragés. Des lamentations, des cris, et cette impuissance qui le prend. Il se demande, de quel crime il est puni et qu'est-ce qu'il doit expier ? L'eau le glace.

Déconnexion. Une voix fait sursauter Antoine B, celle de l'inconnu. « Ça surprend la première fois, après on s'y habitue, ça s'insinue comme une mauvaise fièvre, et ça reprend jusqu'à ce qu'on n'en puisse plus, moi ça m'a rendu fou et puis j'ai compris, mais j'ai mis du temps. Tu ne sais pas ce qu'on peut oublier sous un parasol quand la chaleur nous rend languide. Après il est trop tard. » Antoine B tente de se retourner mais il est tétanisé. Le temps se remet à couler. Des cris de joie, les glacières s'installent, des ballons volent, des corps s'allongent, se frottent, s'embrassent, plongent, nagent, s'essuient. Le sable lui brûle les pieds. Il bouge enfin ; il est seul. Aucune trace de son interlocuteur. Il n'a aucune clé pour résoudre cet épisode hallucinatoire, il aurait été rassuré s'il s'était envoyé un max de dope, mais ce n'est pas son genre, aussi réglo que ses dossiers. Alors qu'est-ce qui cloche chez lui ? Avec méthode, il repasse heure par heure, minute par minute le dernier jour et ceux qui l'ont immédiatement précédé. Il pourrait conclure à une insolation, mais il restait complètement sous le parasol et avec une casquette vissée sur la tête, casquette qui lui donnait en passant un air abruti, et ses lunettes de soleil avec un filtre UV plus plus, comme sa crème solaire à indice total. Quand il était gosse, sa mère le surveillait comme le lait sur le feu, pour elle, le soleil, la mer et tout ce qui entourait était des dangers mortels. Elle lui avait transmis ses phobies, mais il aimait le contact de l'eau et il avait réussi à passer outre. Elle aurait dû plutôt le mettre en garde contre les inconnus sortis de nulle part qui parlent comme des oracles et qui disent n'importe quoi et qui s'incrument dans sa tête, nuit et jour. Qu'est-ce qu'on peut bien oublier sous un parasol ? Question sans réponse. Le quotidien est une arme redoutable, une arme d'amnésie massive, mais le sien a été dynamité l'été dernier. Une rencontre improbable et tout fout le camp. Le spécialiste des vieilles paperasses, cul par-dessus tête et obligé de se coltiner le réel, et un réel anarchique, fuyant, une boîte de Pandore. La boîte de Pandore. C'est bien de ça dont il s'agit.

Antoine B pense à des foulards multicolores sortis d'un chapeau de magicien. Le lapin aussi. Il a toujours imaginé cette boîte comme un coffret à bijoux, serti de pierres précieuses bidons, mais qui donnaient l'impression du trésor, l'illusion du trésor. Quand le couvercle se soulève et que les foulards, ballons et lapins se sont envolés, il reste des petits cailloux blancs, enveloppés dans des papiers gras un peu comme dans les restaurants japonais mais en plus vulgaires et en plus crades. On déplie avec précaution, l'enveloppe qui tache les doigts, le cœur battant, parce que la réponse fait battre le cœur, on hésite et puis on se lance et le premier caillou en appelle d'autres jusqu'à épuisement du stock. Une fois le coffre vide, on est vaguement nauséux et on se dit : « *tout ça pour ça* » ou « *qu'est-ce que je vais bien pouvoir en faire ?* » et puis des idées arrivent seulement pour masquer la honte d'avoir plongé dans les eaux fangeuses d'autrui, encore de l'eau saumâtre. On dérive quelque temps et puis ça ronge tellement et il faut bien trouver une échappatoire à la culpabilité d'avoir découvert ce qui était caché. Le lapin en civet et les colombes en rôti, il ne reste que le mystère. Et s'il n'en avait rien à secouer de tout ce cirque ? Maintenant le clou du spectacle : la femme coupée en morceaux. On est tellement obsédé par ce corps disloqué qui va se réunir juste après, que le doute s'éloigne comme une vieille pute au bord d'un trottoir défoncé. Et on reste là, abruti, après avoir vomi, faut ce qu'il faut, on a de la morale ou pas, à essayer d'enlever l'encre de ses doigts, à frotter comme un malade, mais l'encre est indélébile, pensez une encre divine ! Une encre des noirceurs de l'âme ! Une encre de la saloperie dont peut être capable un être humain ! Témoin d'un passé pourri que des ordures continue à brandir en flambeau, comme les flammes de leur drapeau. Oui, on reste là à se pelotonner contre les parois de merde en disant ça va passer et pourquoi j'ai ouvert cette boîte, elle était belle pourtant et c'est là que le flash arrive brutal et sans voix : *il n'y a aucune issue*.

« On ne vous paye pas pour rêver ! Les vacances ça ne vous réussit pas ! » C'est son chef de service, une sorte de pitbull, renfrogné, l'Attila des archives. Antoine B le regarde comme une apparition maléfique. Pour la première fois de sa vie, il a envie de se lever, de lui mettre une gifle dans sa gueule de fouine et de tout envoyer valser, de renverser ce bureau qui sent la sueur aigre, la frustration, la poussière accumulée. Tout est gris ici. La pièce, une sorte de cagibi, éclairée chichement, au fond d'un couloir. Un vasistas mal fermé et jamais réparé, qui claque à intervalles réguliers. Des meubles dépareillés, un bureau en fer gris, deux chaises, de la même matière, au rembourrage usé, un radiateur électrique souffreteux, des murs d'un vert pissieux, avec des cartes postales jaunies et une vieille carte de France aux couleurs indéterminées. Antoine B baisse la tête et sourit bêtement. L'autre a gagné. Il sort avec le sourire satisfait des

imbéciles prétentieux. Après son départ, Antoine B va aux toilettes, d'habitude il met un point d'honneur, à ne jamais s'y rendre, seulement chez lui. Rien ne va plus. Il urine longuement, n'oublie pas de se laver les mains plusieurs fois, compulsivement. La glace au-dessus du lavabo lui renvoie une image presque transparente. Un homme brun, de taille moyenne, les traits quelconques, des yeux noisette, vagues, sans âge. Il se regarde sans se reconnaître tout à fait. Il pousse un soupir, retourne à son bureau. S'assoit derrière sa table, un silence à couper au couteau, seulement le cliquetis du vasistas. Connexion.

1988 Mansour naît. Ses parents le laissent à la grand-mère, encore une histoire de reine mère, pour aller en France. La vieille femme s'attache à lui comme le noyé à une épave. Il a douze ans les parents le reprennent, la vieille devient folle, elle en meurt. Il se retrouve orphelin de grand-mère, orphelin d'amour surtout. Une grande cité grise. Le ciel est bleu mais il a peur. Les gens parlent mais il ne comprend pas la langue. On peut devenir fou de solitude. Il n'a que le langage des morts. Le père et la mère ne se voient plus, ou pour des disputes. Il reste avec sa mère. La tristesse s'installe définitivement. C'est la nuit qu'il revit. Il traîne, il tente de comprendre le chemin, de trouver la sortie, mais il a perdu la boussole, il ne peut plus voir les étoiles. Il se retrouve toujours au même endroit au pied de l'immeuble qui sent la pisse. La poudre blanche, un chemin d'étoiles ; la seringue et la veine. Du fric un peu trop vite un peu trop fort à la sortie d'un distributeur mal distribué, la femme hurle se débat, il ne voit que le sac et les billets du sac. Des mains fermes l'agrippent, il sent le bitume sale. Menotté, embarqué, trimballé, incarcéré. Il ne tremble plus, c'est le sang qui palpète, celui du vieux figuier qui ne donnait que trois fruits, celui de Yacine les poignets ouverts dans la chambre d'hôtel. C'était pendant la nuit, il était à côté sur ses rivières d'étoiles et il n'a rien entendu. Il l'a vu là gisant, un rictus bleu et froid, tout était rouge. Il s'est enfui. Il ne tremble plus. Le ciel a disparu. Retour impossible. Le corps a disparu. Aucun désir. Aucune faim. Même le désespoir a jeté l'éponge. Dix-sept ans et il ne tremble plus.

Déconnexion. Antoine B pense aux paroles de l'inconnu de la plage. Il ne sait toujours pas d'où lui viennent ces visions. Elles sont de plus en plus fréquentes, précises. A chaque fois, il en ressort, troublé, ému, tremblant. Chez lui, il s'est même surpris à pleurer en regardant un dessin animé qui racontait une histoire d'enfant abandonné, il s'était aperçu qu'il s'agissait de Sans Famille, un livre qui l'avait laissé de marbre quand il était gosse. Il a même rédigé un pensum sur les naufrages en mer des réfugiés, en demandant d'alerter les autorités. Il l'a fait sans s'en apercevoir comme si sa main lui échappait.

Au premier étage, le Chef médite. L'employé du sous-sol, lui fait faire du souci, depuis son retour de vacances au soleil, il n'est plus le même. Il laisse transparaître des émotions, les archives n'ont pas besoin d'humanité, seulement des faits et des classements des faits, il regarde de nouveau la note rédigée par Antoine B sur les derniers naufrages en mer :

En 2014, il y a eu 3500 morts en Méditerranée, l'an dernier 3771, auxquels s'ajoutent 2814 décès depuis le début 2016, a précisé le porte-parole de l'organisme en dénonçant un chiffre horrible. Depuis 2014, le chiffre de morts en mer Méditerranée ne cesse d'augmenter, a-t-il encore indiqué, expliquant que le chiffre de 10 000 morts a été dépassé au cours des derniers jours. De son côté, l'Organisation internationale pour les migrations, qui ne dépend pas de l'ONU, estime que depuis le début de l'année 2016, il y a eu 2809 morts en Méditerranée, contre 1838 durant le 1^{er} semestre 2015.

Des chiffres, des faits mais son employé s'est cru bon de rajouter à la main : *ces naufrages font de moins en moins la Une des journaux tellement l'horreur devient banale et la lâcheté, une deuxième peau. On ne dit même plus : Quel malheur ! Mais plutôt : « qu'est-ce qu'ils viennent foutre ici ces dépenaillés, ces salauds de pauvres ?* Heureusement qu'il a intercepté le courrier. Il se demande qui a fourré de telles idées dans la tête d'Antoine B. Il avait été recruté justement pour son manque d'empathie, sa neutralité politique, son manque d'imagination, sa vie réglée comme du papier à musique. Il se souvient d'un ancien préposé, qui avait pété les plombs. Un type la cinquantaine, mince, très brun, complètement banal, lui aussi. Il occupait la même pièce qu'Antoine B. Il ne se souvenait plus de son nom. Lui aussi le soleil avait dû lui taper sur la tête, après 20 ans passé au sous-sol, il était revenu un jour en disant qu'il voulait vivre. Du jour au lendemain, il avait disparu. Peut-être y a-t-il une malédiction des lieux ? Il devrait en référer au deuxième étage, qui transmettrait au troisième, au quatrième, au cinquième jusqu'au sommet. C'est ce qu'il va faire. Ouvrir le parapluie. Méthode éprouvée. Chacun à sa place. Les jours passent. Hallucinations hors contrôle. Emploi du temps déréglé. Sensation d'étouffement. Un soir de janvier particulièrement sombre et froid, Antoine B range méticuleusement son bureau. Il ferme la porte à double tour et met la clé dans son casier. Il ne reviendra pas, il ne reviendra plus. Il sait qu'il a rendez-vous sur cette plage. Comme dans les polars, il faut retourner sur les lieux du crime. Le trajet ressemble à un égarement, entre les stations-service de nuit aux éclairages vulgaires, les plaines d'ombre épaisse, les voix de radio qui murmurent, les phares qui éblouissent de courts instants, le silence intérieur, des moments de sommeil haletants. Le jour qui se lève comme un acteur de théâtre No. Aller jusqu'au bout, atteindre les souterrains de l'âme.

Il gare sa voiture sur le dernier parking. Il entend les vagues. Un peu raide, il fait quelques pas sur le sable froid pour se dégourdir.

L'hiver, l'endroit est désert, seule une sculpture de bois brut résiste au vent froid. Le fleuve s'est frayé un chemin au milieu de la plage, il a charrié des branches et des troncs, il a des vagues de bois qui se déroulent, tournent, s'écrasent, creusent le sable. Il s'assoit sur un énorme tronc ramené par la mer, un jour de tempête. Il frissonne un peu. Il entend des crissements légers derrière lui, un glissement vers l'oubli. Il ne se retourne pas. Il sait que c'est l'inconnu. Il se pose à l'autre bout du tronc, besoin d'une distance de survie. Antoine B jette un coup d'œil en biais ; il le reconnaît à peine. Emmitouflé de laines, de bonnet et de gants et pourtant c'est bien lui et dans la même contemplation de l'horizon. Il se met à parler au vent, au ciel, au mouettes rares : « Les eaux sont profondes ces temps-ci. Regarde ces tourbillons de détritrus que la mer rejette pour se laver, pour dire ce n'est pas moi, reprenez les plastiques, les vieux bidons, les bouteilles. Elle vomit les résidus de l'homme. Ce qu'on oublie sous les parasols d'été, c'est notre humanité. Tu as ta réponse. » Avant qu'Antoine B ne lui demande son nom l'autre avait disparu. Aucune trace de pas sur le sable. Un chien noir, une chienne noire d'Alabama plus précisément, trotte soulevant des petites tempêtes de sable. Elle arpente le rivage. Touche du museau l'eau trop salée pour elle. Se remet en route, la gueule ouverte, s'éloigne. L'horizon s'éclaire. Antoine B sourit enfin.

2/Guernica.

Guadalajara. Une pluie diluvienne sans discontinuer pendant des jours et des jours, de la boue et du sang, des cris, des halètements, une ferme en ruine, des mourants dessous, asphyxiés. Une longue plaine détrempée, un crépuscule violent. Le Jarma infranchissable, le Styx des nationalistes. Attaques, contre-attaques, Chatos et Moscas, Katioukas, bombes et ruines. La pasionaria et la 11^{ème} division Lister. Les notes de Richtofen : « Adversaires rouges devant Madrid : combats acharnés. On a fait des prisonniers français, belges, et anglais. Tous fusillés, sauf les Anglais. Chars bien camouflés dans les oliveraies. Beaucoup de morts alentour. Les Maures ont fait leur travail à la grenade. » Le jeune type excité qui court après les soldats pour les convaincre de prendre des grenades et des gâteaux de Savoie. Ils obéissent, ils remplissent leurs besaces de grenades et de gâteaux sans arrêter de marcher. Il aurait aimé rencontrer ce jeune homme et le prendre à même le sol, gelé d'une neige boueuse. Tout est sombre, seuls les

éclats d'obus zèbrent le ciel. Il danse sous les plaintes des mourants qui implorent, du sang de leurs lèvres, il se peint les yeux. Il les embrasse à pleine bouche, les caresse à pleines mains, respire leurs cheveux collés de froid de sueur et de peur. Il est l'hyène de Guernica, le chien de Malaga. Il grandit au milieu de ces corps abandonnés à la vermine. Il a les yeux rouges de leur désespoir. Il grandit encore dans ces jeunes hommes figés. Il est immense maintenant, fait de terre, de sable, de boue de neige, du cuivre des obus, des éclats de la chair, des murs noircis, des vies ravagées, il préfère empruntées plutôt volées, il ne les rendra jamais. On lui dit que la victoire est là, lui se peigne, sans un mot devant un miroir qui ne reflète plus rien. Il fouille dans les corps encore chauds, il boit les derniers spasmes. Il est ivre. Il aboie et pisse sur la lune rousse. Les bêtes féroces l'évitent ou fuient à son approche. Le général le convoque, il est habillé en danseuse de flamenco, il a les dents noires, laquées, il l'oblige à se mettre à genoux pour prier, pour le soumettre. Il rit. Le général recule. Il lui saute à la gorge et le mord à la jugulaire, là où frappe le sang. On lui tire dessus, il arrache une à une les balles, les suce comme des bonbons acides. Il va vers Madrid. Il ne s'arrête qu'à Carabanchel dans la cellule des condamnés.

3/La Minotaure Flamenca.

Danse, danse, danse. C'est ce qu'elle me disait, derrière sa tête de taureau, et sa robe rouge, flamboyante, virevoltante. Elle n'avait pas la nostalgie du peintre rencontré, dans une brocante. Il cherchait des encadrements pour ses tableaux, je ne cherchais rien de spécial, seulement regarder les objets, d'une deuxième vie, ou d'une troisième. Aucun encadrement ne convenait, trop grand, trop petit, trop chargé, trop moderne. Il mettait de l'acharnement à trouver cet impossible, qui rendrait la couleur plus vibrante. C'était bien de vie dont il parlait alors qu'il traînait derrière lui un nuage de nostalgie. Je l'avais suivi dans cette quête absurde et finalement lui avait dit que sa peinture n'avait peut-être pas besoin de cadre. Il avait eu l'air surpris presque peiné. Je n'avais pas encore vu le tableau. Il me proposa de venir le voir. Je l'avais accompagné. L'appartement était encombré, de meubles, d'objets hétéroclites, de petits tableaux, qui représentaient principalement des visages, un peu à la manière de Picasso, mais toujours avec ce fond de tristesse, ou de regards qui sont au-delà des yeux. Ils étaient tous encadrés. Il me laissa seul quelques instants et revint avec une toile roulée. Il la déroula soigneusement, en la caressant. La Minotaure Flamenca, me dit-il. Une peinture qui échappait aux codes, violemment colorée, très grande, presque géante, remuante, enveloppante. Éros et Thanatos en étreintes sauvages. Il n'y avait rien de ce naufrage mélancolique, seulement une joie brutale. Danse, danse, danse, danse, danse, danse, danse, danse, danse, danse

5/ Nocturnes

Les autres il conviendrait de ne les connaître qu'à certaines heures pâles de la nuit près des machines à sous avec des problèmes d'hommes des problèmes de mélancolie. Léo Ferré.

Les nuits sont multiples, différentes, éclectiques, des masques d'obscur, une schizophrénie fantasque, un souffle court resté de l'animal. Électriques, dans la Ville, où le mythe continue dans des clubs, dans des caves, rock garage, concerts industriels dans des entrepôts au bord d'une rivière nonchalante, des pas résonnent sur les pavés disjoints, l'eau noire n'est pas loin. Les Icones disparues, restent les guitares qui vibrent et des voix qui tremblent encore, « *I said, I could'nt hit it sideways, I could'nt hit it sideways, oh just like, Sister ray say, oh it, it just, just all over the floor, the floor.* » le syndrome Sister Ray, Lou Reed en renfort, un des premiers disques achetés avec *Diamond Dogs* de Bowie, il les a toujours gardés et écoutés, jusqu'à les rendre inaudibles, les sillons craquent, il met ses désirs au mur, un baiser anisé sur couleurs aquarelles et s'il cassait ces galettes de vinyle noir ? Les yeux des réverbères chats-sans têtes, lueurs de la nuit qu'on garde précieusement, presque en douce, un dernier éclairage, pour un dernier voyage, qu'on aimerait ultime, sans réveil de matins gris, sans drap trempé d'être seul, loin toujours loin. La ville entière s'est enfoncée dans la nuit. Quelques lumières blafardes, des néons rouges et verts, des trous d'ombres, entre les enseignes des grands magasins, fermés. Les tramways jaunes balancent des éclairs à chaque passages, de grosses lucioles qui se perdent vers des destinations insaisissables. Les bouches de métro, autant de puits d'oubli, diffusent un bruit métallique, assourdi, une forge rythmée, roulements, silence, roulements, silence, roulements, silence, roulements, silence, distance électrique, le mur du son. « *Einsturzende Neubauten* » en concert « *Fuenf auf des nach oben offenen richter skala, richter skala* », des chaînes explosent, maillons par maillons, des mots sans suite. L'espace des corps sur un rayon de néon, tout est étonnant dans les nuits sans lune, même les garous ont perdu leurs loups. Adolescent, il rêvait souvent d'une nuit sans fin, rien à voir avec la fin du monde, le glacis nucléaire, l'extinction des dinosaures, seulement une promesse de plaisirs secrets, il ne savait pas les identifier mais savait qu'ils existaient et que dans sa tronche de premier de la classe, la nuit rimait avec bonheur, une constance noctambule à en perdre le soleil, écran noir sur nuit blanche. Nuits étoilées (il pourrait dire romantiques) loin de la voûte céleste des Cévennes, trop de lumières, trop de respirations, mais il sait qu'elles sont là, des illusions

d'étoiles. La Cité engloutie, repousse ses ténèbres. Elle fait le pari du Styx et de la mémoire des crimes passés. Il écoute ses pas sur le bitume, réguliers, un écho, d'autres pas près des siens, la solitude nocturne colore les marches. *Dis-moi les couples/ les doubles des très souples/ les yeux en boucles.* Un autre est avec lui. Et ce bleu du regard, froid comme la braise, qui entoure la neige du désir. Des restaurants en demi sous-sol, la marque du quartier, sauf un avec terrasse et vêtements d'enfants qui pendent au-dessus des tables, une ancre d'un ogre peut-être. Ils iront une autre fois. Échos de lune, lentes déambulations entre les murs déserts, sans conséquences, sans attaches, sans rien, comme ce chien accompagné d'une très vieille femme maquillée, à la démarche traînante, résignée, un spectre noir et blanc. Des paroles s'élèvent et se perdent, fragments d'univers disparates assemblés là comme des puzzles en attente. Plus loin, les miroirs de la tour de verre reflètent les allées vides, une impression de flottement, de seuil à franchir pour exister encore quand l'aube est là. Avant la tour, il y avait les ruines, avant les ruines, des maisons basses, ouvrières, des hommes, des femmes, des enfants, des soucis quotidiens, la peur aussi qui s'était installée, du voisin qui dénonce, de celui qui se tait, la peur de n'être pas conforme, la peur de se savoir juif, un jour. Des rails luisants d'une lumière ocre, plus aucun train en partance, une gare tardive de nuit, respire et se refait une beauté, vieille pute hagarde, sur les trottoirs défoncés des rêves inachevés. Alors on se retourne, l'espoir d'être suivi, le désir nocturne est impalpable, recommencer ce qui a été raté sous le ciel aveuglant, retrouver l'innocence et la peur des ombres, les fantômes inconnus. Des arbres échevelés, noirs de nuit, une forêt sombre, des allées hésitantes pour nyctalopes, un rougeoiement de cigarette, des bruissements, des frôlements, des pas qui s'éloignent, d'autres qui s'approchent, un manège sans paroles, dans l'obscurité l'autre devient enfin mystère. *Il a vu le Cocyte et les rivages sombres/et s'est montré vivant aux infernales ombres/Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour/ Et repasser les bords qu'on passe sans retour.* Une rue trouée d'obscur, de demi teintes, de clinquants, d'invites cachées dans les regards croisés. La vie rôde, s'abat, se débat. Les nuits d'errance sont des meurtres. Un avion rouge et blanc lui traverse le corps. Les reflets verts sur l'asphalte qui grenouille et qui bulle, crissements lents, des voitures qui s'éloignent, des rendez-vous manqués. On se croise entre épaves de la nuit, chacun dans son monde merdique et déglingué. Certains gueulent ce qui leur reste de ressentiment ou de colères alcoolisées et ça finit en gerbes ou en honte ou les deux à la fois. La lune sent la merde à plein nez. *Nocturnes blessés/ dans la fureur des vagues/ couleurs opéra/* Les ombres renaissent la nuit, une bizarrerie maniaque rencontrée déjà quand il lui demandait de ranger ses vêtements éparpillés, amoncelés, en chaîne, en tas, résultats de mises à nu hasardeuses, l'affleurement d'une chaussette, la poésie d'un slip, un t shirt en jachère, un îlot de frocs et de brocs, ça sentait l'amour, la découverte,

une cérémonie échevelée. Là, au coin de deux rues, un immeuble court sur pattes, des fenêtres éclairées d'autres éteintes, un lit rouge dans une chambre blanche entièrement, un homme jeune passe très vite, pose un oreiller, referme la porte. Il laisse là la nuit. Il a la solitude grandiose. Deux petits garçons éclairés dans une fenêtre ouverte au deuxième étage, enfants encagés. Un bar de nuit sans nom, seulement pour dire bonsoir, des mots s'écrasent comme des figues mûres sur les vitres sales, des conversations banales et le geste qui suit le geste qui suit le geste pour se perdre. Il n'aime que les insomniaques. Il regarde sans comprendre l'embrun de ses doigts vides, filaments de lune perdue dans des siècles en fuite. L'aube se lève sans se coucher. La nuit s'aventure et s'éteint. *Eh Mr Richard, un dernier pour la route.*